

THEATRE DE POCHE

BIRTHDAY

DE
JOE PENHALL

MISE EN SCÈNE
JULIE-ANNE ROTH







TABLE DES MATIÈRES

BIRTHDAY

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

P. 4 Que raconte le spectacle ?

P. 5 Interviews

2 / QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

P. 6 À 12

3/ LES THÈMES DÉVELOPPÉS

P. 13..... Féminisme et accouchement

P. 16..... Le contexte hospitalier belge

P. 17..... Etre transgenre aujourd'hui

P.19..... Et si les hommes pouvaient accoucher?

4 / DRAMATURGIE

P. 22

5 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

P. 23-25

(c) Debby Termonia

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

Si j'avais su que je ne pourrais pas avoir de péridurale...

Que raconte le spectacle ?

Ed, enceint de 9 mois, vient d'arriver à la maternité. La délivrance est proche. Avec Lisa, sa femme, cadre dans une entreprise et surchargée de travail, ils ont décidé d'inverser les rôles : c'est Ed qui porte l'enfant.

Ed, donc, va connaître les affres de l'accouchement en attendant sa césarienne. Il est inquiet, grognon, injuste... Et la sage-femme imperturbable et l'obstétricienne, largement débordées par les urgences médicales, ne le rassurent pas beaucoup.

Autant qu'une comédie politique sur l'inversion des genres, *Birthday* est une vraie charge contre les préjugés, le racisme et l'hôpital public anglais, déserté, faute de moyens, par le personnel hospitalier.

Birthday, de Joe Penhall a fait un succès remarquable il y a trois saisons au Royal Court à Londres, qui est, décidément, une des grandes sources d'inspiration du Poche.

Nonante minutes de divertissement intelligent. Salulaire et plein de rebondissement. Financial Times - Hilarant et provocant. Merveilleusement fertile, pour ainsi dire ... Un anniversaire plein de joie. The Independent - Du théâtre élégant et très efficace. The Daily Telegraph

Interview de la metteure en scène **Julie-Anne Roth**

Bonjour Julie-Anne. Vous reprenez ici une pièce qui a été un succès de l'autre côté de la Manche. Comment l'avez-vous découverte ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de la mettre en scène ?

Lorsque mon amie Marie Denarnaud m'a fait découvrir la pièce *Birthday* de Joe Penhall, la jubilation fut immédiate. Le texte de cet auteur britannique peu monté en France, connu pour son travail de scénariste de la série *Mindhunter* réalisée par David Fincher, m'a passionnée. Aussi, j'ai été immédiatement convaincue qu'il fallait d'urgence traduire la pièce. Cette immersion dans l'écriture (nous co-signons la traduction avec Marie Denarnaud) fut le premier pas du processus de création, et m'a déterminée à mettre en scène *Birthday*.

***Birthday*, ça vous évoque quoi ?**

"*Birthday*" ne désigne pas seulement la "fête d'anniversaire", c'est aussi le jour de la naissance, un sujet universel donc, point de départ commun, décisif pour le reste de notre vie et dont personne ne se souvient. On se souvient en revanche de la naissance de nos enfants : un accouchement, que l'on soit homme ou femme, est un rendez-vous fondateur de nos existences. C'est un rendez-vous avec notre humanité. Et Penhall propose quelque chose de plus : *Birthday* est une comédie.

Quel genre de comédie ?

En tout cas, pas une farce légère et frivole mais bien une comédie profonde et féroce. L'extravagance de la situation (l'inversion des genres) n'est pas uniquement un prétexte à comédie, mais c'est aussi l'occasion pour son auteur de bousculer les clichés et la pensée dominante. Grâce à un sens musical hors norme et un goût du dialogue parfaitement anglais, Joe Penhall éloigne sa pièce de la banalité et l'oriente vers une folie acerbe et drôle.

Comme dans les films de Blake Edwards (je pense à Dudley Moore dans *Mickie et Maud* ou *Elle*) notre héros souffre, hurle, maugrée, fait des ongles, et dépasse ses limites. C'est aussi une histoire d'amour. Je trouve Penhall très courageux, parce que l'air de rien, il balance beaucoup de choses à travers ces micro-événements qui ponctuent l'accouchement, et en faisant rire.

Quel est l'intérêt de faire de ce sujet complexe, la question du genre, un divertissement ?

Il m'a toujours semblé que les créateurs, au théâtre, qui abordent des sujets complexes, doivent le faire avec des outils simples. La comédie en est un. Les anglais ont le chic pour peindre des sujets graves sur le ton de l'humour. Et Joe Penhall est anglais, pas de doute. Son grand talent est de délivrer son message sans ennuyer, ou de divertir sans rendre idiot son spectateur. "Divertir", c'est, étymologiquement, "détourner" quelqu'un, le rendre "différent", c'est-à-dire pousser son lecteur ou son spectateur dans un territoire inédit. Et derrière la farce de l'inversion des genres se cache, à mes yeux, un territoire inexploré, politique et féministe.

Quelles questions inexplorées se cachent, selon vous, derrière cette pièce ?

Quelle serait notre société si les hommes pouvaient porter la vie ? En quoi la grossesse masculine bouleverserait-elle les rapports entre les hommes et les femmes ? Lors de nos séances de travail, j'ai souvent pensé à la voix singulière et au visage malicieux de l'artiste Niki de St Phalle. Dans un entretien filmé de 1965, elle y évoque avec facétie la condition féminine, et dresse un parallèle entre la création artistique et la procréation : la femme a la merveilleuse possibilité de créer ! Donc les mecs sont tellement jaloux.

Ils ne peuvent pas piper que la femme met au monde. Ils ont fait des fusées, des gratte-ciels, des villes, n'importe quoi pour essayer d'oublier que la femme, elle, peut créer. Mais aujourd'hui la femme a envie... Par exemple moi ! Si je n'avais pas la possibilité d'être artiste, je serais enceinte tous les neuf mois ! Parce que je suis tellement obsédée avec la création, que ce serait la seule chose qui pourrait me satisfaire.

Magnifique ! Niki de Saint-Phalle nous dit ça en 1965. Qu'est-ce qui a changé depuis ?

Une révolution bouleverse les rapports entre les hommes et les femmes, elle était en germe en 1965, aujourd'hui elle s'accélère. Une nouvelle génération, celle de Joe Penhall, la mienne, ouvre enfin les yeux sur ce qui a été et surtout ce qui devra être... pour que plus rien ne soit comme avant. Le patriarcat ou le système "virialcal" (selon l'expression d'Olivia Gazalé dans son formidable essai *"Le Mythe de la Virilité"*) sont questionnés, revus et éclairés. La question du genre n'est plus une question mineure ou potentiellement négligeable, elle est au cœur des interrogations sociales.

Le New York Times a engagé une "gender journalist", les facultés créent des postes de sociologues du genre, le tout puissant producteur de cinéma américain H. Weinstein plie sous les dénonciations de harcèlement et agressions sexuelles de 80 femmes et est condamné à 23 ans de prison ; Le monde ne peut plus et ne doit plus feindre d'ignorer les déséquilibres néfastes qui régissent les rapports entre hommes et femmes. La prise de conscience est là. Cette question doit aussi pénétrer le milieu de l'art. C'est un devoir. Qui peut se faire dans la joie : Birthday en est l'illustration parfaite.

2 / QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

Petite histoire de l'obstétrique

Quand on part sur un sujet comme l'accouchement, on pourrait avoir la moitié d'entre vous qui détournent directement le regard en se disant: "Ouais, bon, encore un sujet de nanas, ça ne me concerne pas...". Sauf que... c'est notre point de départ à tous, qui conditionne bien plus le reste de notre existence que ce qu'on ne pourrait imaginer. Et puis, sachez-le, le premier homme enceint a accouché déjà en 1999 ! Incroyable, n'est-ce pas ? Alors en attendant qu'on en arrive à cette partie de l'histoire, allons voir comment nous naissons, depuis la nuit des temps, en sortant du ventre d'un de nos parents...

Naître mammifère

L'accouchement, malgré toute la technologie qu'on peut vouloir y mettre aujourd'hui, reste un acte instinctif qui nous ramène à notre animalité fondamentale. Nous sommes d'ailleurs le seul mammifère non modifié génétiquement (les vaches blanc-bleu-belge, ça ne compte pas!) qui semble avoir besoin d'aide pour mettre au monde ses petits. Les scientifiques pensent aussi que l'accouchement humain est le plus douloureux du règne animal. Pourquoi cela ? À cause de deux changements anatomiques de notre espèce: le passage à la bipédie (le bassin bascule, et du coup, l'enfant doit passer à travers un coude pour sortir) et l'augmentation de la taille du cerveau, et donc du diamètre du crâne du bébé. Résultat: un risque de mortalité assez effrayant tant pour la mère que pour l'enfant.

Comment la peur fait accoucher dans la douleur

Un autre facteur qui fait que l'homo sapiens a un accouchement plus douloureux que les autres animaux, c'est le fait qu'il réfléchisse plus. La peur, le stress, l'anxiété, les pensées négatives, toutes ces productions typiquement humaines, compliquent la naissance. Plus on est détendue, moins ça fait mal. Logique, car la peur nous fait sécréter de l'adrénaline, qui est bien utile quand on vit dans une grotte et qu'un ours surgit en plein travail, mais plus tellement quand on est couché sur un lit d'hôpital entouré d'infirmières et de machines de contrôle...

Dès lors, s'entendre dire depuis toujours qu'on enfantera dans la douleur, et imaginer qu'on peut y rester, on peut comprendre que ça contracte un peu... Les messages véhiculés par la société à propos de l'accouchement jouent un grand rôle dans la manière dont les femmes vont le vivre, dans leur tête et donc aussi dans leur corps.

Un boulot pas terminé in utero

On pourrait aussi se demander pourquoi le bébé humain naît si fragile et mal fini, alors que les autres mammifères savent directement marcher et sont autonomes après quelques jours. Avouons-le, on n'a absolument aucune chance de survie si on est abandonné seul à deux semaines dans la forêt. Alors pourquoi naît-on déjà après 9 mois, aussi ridiculement sous-développé ? Les scientifiques s'accordent à dire que le corps de la mère ne supporterait pas une gestation plus longue, tant le fœtus lui pompe de l'énergie sur la fin de la grossesse. Ils comparent l'effort à fournir à celui d'un athlète de haut niveau, à savoir deux fois à deux fois et demi l'activité métabolique normale. Pas étonnant qu'on soit encouragé à leur céder la place dans le métro bondé...

De femmes à femmes

Mais revenons à notre histoire. Pendant la plus grande partie de l'histoire occidentale, ce sont les sages-femmes qui ont géré l'accouchement, dans la maison familiale. Certaines étaient intuitives et douées, d'autres bourrées de superstitions et nazes, mais en tout cas, les hommes se tenaient à l'écart de ce qui était considéré comme une chose obscène. Les filles grandissaient en voyant leur mère, leur tante accoucher, en sachant ce qu'était un placenta, et en participant à cet aspect de la vie. De la vie et de la mort, d'ailleurs.

Il faut dire aussi que jusqu'au siècle dernier, l'alimentation de la plupart des femmes était beaucoup moins riche et variée qu'aujourd'hui. Le rachitisme faisait des ravages, créant des malformations du bassin qui bloquaient les bébés. Les femmes arrivaient aussi mal nourries et épuisées en fin de grossesse, plus sujettes dès lors aux hémorragies et infections. L'accouchement faisait peur, et pour cause: il tuait régulièrement soit l'enfant soit la mère.

Les hommes, ces spécialistes du gore

Et finalement, quand les hommes sont entrés sur la scène de la naissance, cela n'a pas franchement été directement pour un mieux... En effet, lorsqu'ils ont jugé bon de faire accoucher les femmes dans des hôpitaux avec leurs outils "modernes", forceps, scalpels et autres gadgets de torture, les fièvres mortelles et septicémies se sont multipliées. Il faut dire qu'ils passaient de la morgue aux vagins des femmes, l'une après l'autre, sans passer par la case savon, ça n'aide pas.

Et puis quand le bébé ne sortait pas, on avait deux solutions charmantes: soit on découpait le bébé en morceaux dans l'utérus et on en sortait les morceaux, pour sauver la mère, soit on brisait le pubis de la mère, pour sauver l'enfant.

Heureusement, après, les chirurgiens ont inventé la césarienne: en ouvrant le ventre de la mère, elle mourrait toujours, mais plus rapidement, et le bébé avait plus de chances de vivre. Enfin de toute façon, quand on en arrivait là, souvent la mère était déjà mourante.

On vous remet un petit peu de gore, ou ça ira comme ça ?

Le bout du tunnel de l'ignorance

Et à quel moment on est sortis de ce cauchemar ? On peut vraiment parler d'amélioration dans les années 30, quand on a enfin découvert des antibiotiques efficaces contre les mortelles infections puerpérales, dues à des streptocoques ou des staphylocoques qui pullulent à l'hôpital et qui aiment se nicher dans l'utérus, la vessie ou les glandes mammaires de la femme qui vient d'accoucher. Ça, c'était déjà un bon point.

Ajoutons à cela la formation des gynécologues qui s'est grandement améliorée pour s'éloigner de la barbarie, ainsi que la santé générale des femmes et l'attention portée pendant la grossesse qui a nettement progressé, et on est arrivé en Occident à une mortalité en couche cinquante fois moins forte qu'un siècle auparavant. Ouf !

La douleur, ce petit détail

Reste une question cruciale : celle de la douleur. Enfin, une question actuelle d'Occidentaux, parce que ça ne fait pas si longtemps que la douleur de la femme est prise en considération, et que dans d'autres régions du monde, elle est vécue autrement. "Tu enfanteras dans la douleur", c'est ça le programme de la Bible, que faire contre la volonté divine ? Faut dire que cette vilaine tentatrice de femme l'a bien cherché, avec le péché originel, elle n'a que ce qu'elle mérite. De toute façon, avec ses règles, elle est habituée à avoir mal en serrant les dents. Voilà.

La méthode Lamaze

L'idée d'un accouchement sans douleur, étonnamment, elle est venue de la Russie communiste, via un certain Lamaze, dans les années 50. Ce gynécologue français est invité, avec toute une délégation mondiale, à visiter les maternités d'ex-URSS qui, dans une grande opération de propagande politique, tient à montrer la supériorité de leurs méthodes d'accouchement inspirées de Pavlov. Il y assiste à une naissance durant la mère n'a absolument pas l'air d'avoir mal. Lui qui a vu sa propre femme souffrir le martyr pendant deux jours, il en ressort bouleversé et décide d'appliquer cette méthode en France.

C'est le début de la psychoprophylactique, plus connue de par sa « respiration du petit chien », mais qui en fait est plus précise et complète que cela.

Moins de peur et plus de conscience

Bon, c'est plein de bonnes intentions et de bonnes idées, mais ne nous mentons pas, ça n'amène jamais à un accouchement sans douleur. Donner une place au papa, diminuer la peur de la femme en la préparant au maximum, lui apprendre à l'avance à respirer de différentes manières tout au long des différentes étapes du travail, c'est déjà de petites révolutions à l'époque.

Il s'avère que ce qui fait surtout une grande différence, c'est le sens que la femme peut donner à la douleur. Qu'elle la subisse ou qu'elle parvienne à se laisser guider par elle pour en quelque sorte surfer sur la vague, ça change énormément l'expérience qu'elle en fait.

La péridurale : même pas mal !

Et puis bien sûr, est arrivée la sacro-sainte péridurale¹. Cette aiguille enfoncée dans la moelle épinière pour y distiller un anesthésiant qui d'un seul coup efface la douleur, sans pour autant que la femme ne perde conscience. Les années 80 l'ont accueillie comme une véritable libération féminine.

C'est vrai qu'elle sauve des vies en permettant à certaines de reprendre des forces après des heures de travail intense, pour pouvoir finalement expulser le bébé. C'est vrai qu'elle soulage énormément. C'est tout aussi vrai qu'elle dépossède les femmes du processus de la naissance, car dès que l'aiguille est enfoncée, le cortège de la médicalisation² suit sans qu'on n'ait plus rien à dire ni presque à faire.

Et c'est enfin vrai que c'est particulièrement pratique pour l'équipe médicale, qui n'a plus à gérer le tourbillon émotionnel de l'accouchement, dans des positions diverses, avec un timing imprévisible. Une femme calme, couchée sur le dos, sous perfusion d'hormones, qu'on peut faire attendre ou accélérer en fonction des besoins du service, qu'on peut triturer à son aise, et à qui on peut facturer un max d'actes chirurgicaux, c'est plus rentable.

Ne grincez pas des dents, c'est aussi une grande partie de la réalité actuelle.

Lisa : *C'est quoi le problème ? Tu vas avoir une putain de césarienne.*

Ed : *Plus ils interviennent, plus il peut y avoir des complications.*

Lisa : *Je pense que tu es en train de devenir parano.*

Aujourd'hui, un retour en arrière ?

En tout cas, on pourrait s'étonner que des femmes, aujourd'hui, choisissent encore d'accoucher dans la douleur alors que de telles solutions existent. Par exemple, une femme sur cent décide de donner naissance à son enfant à la maison, en sachant qu'elle n'aura pas accès à la péridurale même si elle hurle très fort pour la demander. Certaines ont été dégoûtées de leur premier accouchement à l'hôpital, semblable parfois en tout points à celui d'Ed dans la pièce. Certaines ont été dégoûtées de leur premier accouchement à l'hôpital, semblable parfois en tout points à celui d'Ed dans la pièce.

D'autres sont tellement bien accompagnées qu'elles ont confiance dans leur capacité à enfanter sans médicalisation . Il faut préciser tout de même que les conditions pour le faire sont assez strictes, et qu'on s'assure de diverses manières que la femme n'a a priori aucun risque particulier.

Et d'ailleurs on le constate: il n'y a pas plus de mortalité, ni de la femme ni de l'enfant, lors de ces accouchements à la maison¹ . Et les femmes qui le font témoignent d'un véritable empowerment, semblable à un rite initiatique profond qui les transforme et les rend plus fortes. Alors, et si c'était vous ?

1 La péridurale est pratiquée sur 70 à 80% des femmes en Belgique, alors qu'aux Pays-Bas par exemple, le taux est seulement de 15%. Une propagande qui marche bien, ou les Néerlandaises seraient-elles à ce point masochistes ?

2 Petite info statistique à ce propos : 90% des accouchements ne sont pas problématiques et pourraient se dérouler de manière naturelle, avec la préparation adéquate et le soutien des sages-femmes. Les complications ne concernent que 10% des femmes et de bébés. Alors certes, c'est merveilleux que ces 10% là ne meurent plus. Mais cela justifie-t-il la surmédicalisation qu'on fait subir aux autres ? La question reste ouverte...

1 Une fois encore, aux Pays-Bas, la norme est d'accoucher à la maison avec une sage-femme, sauf si la grossesse indique des risques ou des complications possibles. En France, c'est quasiment impossible. Étonnant, non ?

POUR LES PROFS

Un jour dans l'histoire

Pour ceux qui aiment écouter l'Histoire avec un grand H racontée, voici un excellent épisode de l'émission Un jour dans l'Histoire de La Première, intitulé Histoires de naissances. Ouvrez vos oreilles, et relaxez-vous, on vous emmène...

https://www.rtb.be/lapremiere/article/detail_la-douleur-de-l-enfantement-est-legitimee-par-le-fait-que-la-femme-a-peche-l-histoire-de-l-accouchement?id=10162250

Préparer un débat...

Dans l'idée de mener ensuite un débat plus précis, voici deux articles bien contrastés qui vont plus en profondeur dans un point particulier de l'obstétrique, à savoir la péridurale. Lire les commentaires sous les articles est tout aussi révélateur des opinions diverses que les articles eux-mêmes...

Sur le site de Superparents, qui donne des raisons simples et claires d'accoucher avec la péridurale: <https://supersparents.fr/7-raisons-convaincre-daccoucher-peridurale/>

Et enfin, dans le journal Libération, un point de vue qui considère le retour à la nature comme une nouvelle soumission des femmes : https://www.liberation.fr/debats/2018/06/04/le-retour-a-la-nature-nouvelle-soumission-des-femmes_1656562/

Débat dans l'espace sur les conditionnements

Ce sujet, qui ne concerne pas encore directement les jeunes mais sur lequel ils peuvent développer un avis, nous semble être une occasion intéressante de s'exercer au débat, a priori sans toucher à des points trop sensibles ou personnels. L'idée est de leur permettre de prendre conscience de ce qui conditionne leurs opinions. L'exercice paraît d'autant plus pertinent à l'heure où tout le monde émet des avis sur tout sur les réseaux sociaux...

Ici, on vous propose de créer un débat dans l'espace. Dans un endroit dégagé, il s'agit de tracer au sol deux axes perpendiculaires qui se croisent en leur milieu.

L'axe des abscisses représente une opinion contrastée, allant d'un extrême à l'autre. Pour que chacun, fille comme garçon, puisse s'identifier, et en lien avec le sujet de la pièce, on peut volontairement dégenrer la proposition et imaginer que l'accouchement peut se faire tant pour les hommes que pour les femmes. Par exemple *"Pour moi, le bébé humain doit naître le plus naturellement possible / Pour moi, le bébé humain doit naître dans un environnement médical moderne, contrôlé au maximum, pour ne prendre aucun risque"*. Les élèves se placent d'abord le long de cet axe, dont on a pris soin de noter les propositions extrêmes au tableau.

Ensuite, on rajoute le second axe, celui des ordonnées, perpendiculaire, avec une indication plus sociologique du type: *"Je pense que mon opinion sur ce sujet est principalement influencée par les valeurs de ma famille / Je pense que mon opinion sur ce sujet n'est pas du tout influencée par les valeurs de ma famille"*. Les élèves gardent leur position d'abscisse, et bougent en fonction de la valeur de l'ordonnée pour atteindre leur position finale.

Quand tout le monde est en position, quelques élèves sont invités à exprimer leur point de vue. Ils peuvent aussi poser une question à un élève dont ils ne comprennent pas la position. Il est intéressant d'approfondir l'exercice en demandant à certains élèves d'échanger leurs places et de s'exprimer à partir de la position de l'autre, pour les mener à la tolérance et à l'empathie.

Durant tout le déroulement du débat, deux observateurs désignés à l'avance, masculin et féminin, regardent attentivement et prennent des notes sur ce qu'ils voient, ce qu'ils ressentent, ce qu'ils voient que les autres ressentent. On peut éventuellement les aider en déterminant quelques critères d'observation à l'avance avec la classe (par exemple, le non verbal, le verbal, les interactions) Ils seront invités dans un deuxième temps à faire part de leurs observations et ressentis, en veillant à séparer les deux.

L'idée est de varier les propositions pour faire prendre conscience aux jeunes de ceux-ci et pouvoir en parler.

Les dernières (r)évolutions de la maternité : sortir des clichés

Les exclus du conte de fée

Jusqu'il y a une cinquantaine d'années, la reproduction humaine semblait immuable: "Le papa met sa petite graine dans le ventre de la maman, et le bébé arrive 9 mois plus tard".

Une belle histoire, peut-être, mais qui exclut tout un tas de personnes du royaume tant convoité de la parentalité: les impuissants, les stériles, les frigides, les homos, les transgenres, les rescapés du cancer de l'utérus ou des ovaires, et bien d'autres. Et l'air de rien, ça en fait un paquet.

En Europe, un couple sur six est concerné par l'infertilité ! Et même si les statistiques sur l'homosexualité ne sont pas très fiables, on parle de 10% de la population belge.

On a donc déjà un quart d'entre nous, d'entre vous qui va avoir besoin d'aide pour réaliser ce merveilleux conte de fée...

PMA, aide-moi

Heureusement pour nous, la Belgique est un pays pionnier en matière de procréation médicalement assistée (PMA pour les intimes). Entendez par là un ensemble de techniques qui comprennent la fécondation in vitro, le transfert d'embryons, et l'insémination artificielle via un don de sperme connu ou anonyme. La PMA, c'est un bébé sur 20¹.

Regardez votre groupe : ça veut dire que sans ces techniques, au moins l'un d'entre vous ne serait pas né. Et si c'était vous ?

Un désir de vie qui ronge la vie

Mais ce n'est pas tout. Certains restent malgré tout sur le carreau. Les mecs homos, les femmes qui ont dû subir une ablation des ovaires ou de l'utérus suite à une maladie ou un accident, les transgenres, les hommes seuls. On pourrait répliquer qu'ils n'ont qu'à adopter mais là, c'est vraiment méconnaître les procédures d'adoption: quand on sort de la case "jeune couple hétérosexuel", c'est vraiment un parcours du combattant pour y avoir accès, voire mission impossible, en raison des préjugés qui font encore rage dans les pays d'origine des enfants. Vous allez me dire, tout le monde n'est pas obligé d'avoir forcément un enfant. Certes.

Mais à nouveau, la question qui fait sens, c'est : et si c'était vous, dans une de ces situations, vous qui le désiriez si fort, vous qui ne pouviez plus vivre sans créer votre famille ?

GPA, porte mon enfant pour moi

Depuis une vingtaine d'années, on parle de GPA, gestation pour autrui. Une mère porteuse, qui accueille le résultat d'une fécondation in vitro, avec l'ovule et le sperme d'autres personnes. Bien sûr, cela soulève des questions, à la fois éthiques, financières, de santé...

Mais ça peut bien fonctionner quand c'est bien cadré, comme aux États-Unis. L'Europe, elle, reste très divisée. La France l'interdit, la Belgique la tolère, la Grande-Bretagne l'accepte pour ses résidents. En Belgique, on recense officiellement entre 150 et 200 cas en vingt ans. Souvent, c'est une amie qui porte le bébé du couple, gratuitement car la loi interdit de faire du commerce de son corps. Mais comme il n'y a aucun cadre légal (on imagine bien les débats que ce sujet suscite au Parlement...), ça reste compliqué et marginal, et certains préfèrent y avoir recours au Canada ou aux États-Unis.

Et bien sûr, comme on peut s'y attendre, d'autres, qui n'ont pas 150 000€ sur leur compte, se tournent en désespoir de cause vers des pays moins chers, avec des réalités potentiellement beaucoup plus glauques, comme l'Ukraine... D'où l'intérêt de ne pas faire l'autruche et d'avancer sur le débat, afin de sortir du flou et de mettre en place des procédures claires, respectueuses et accessibles ici.

1 Données tirées du rapport de l'Institut Européen de Bioéthique « La procréation médicalement assistée en Belgique » : <https://www.ieb-eib.org/ancien-site/pdf/20171011-dossier-pma.pdf>

POUR LES PROFS

Ecouter les gens concernés, plutôt que les préjugés

Il y a des choses qui faisaient hurler il y a une, deux ou trois décennies en Belgique, et qui aujourd'hui sont acquises (on l'espère... en tout cas au niveau des lois...), et de plus en plus normales dans les mœurs de la nouvelle génération. Le droit au divorce, le droit à l'avortement, le mariage gay...

Vous imaginez une société sans cela ? Pourtant, il suffit de passer la frontière vers la France pour que tout à coup le mariage pour tous déclenche encore des passions. Et le droit à l'avortement pour des raisons non médicales reste un combat dans plusieurs pays d'Europe. Pourquoi ? Parce que les gens qui font les lois ne sont pas ceux qui vivent les situations pour lesquelles ils décident. Ils s'en réfèrent donc à leurs peurs, leurs dogmes, leurs principes religieux immuables, leur moralité jamais remise en question ou leurs clichés conservateurs de ce qu'est une famille, pour empêcher d'autres de faire autrement.

Pour nous, le meilleur moyen de sortir de toute cette rigidité de pensée, c'est de rencontrer les gens concernés, et de faire l'effort intellectuel et émotionnel de se mettre à leur place. De faire usage d'une véritable intelligence, vivante, bienveillante, empathique.

Voilà pourquoi on vous propose, sur ce sujet de la GPA pour le moment encore brûlant chez nous, d'écouter à la fois les témoignages des couples qui y font appel, et des mères porteuses. Vous allez voir, c'est fou ce que ça change...

Un reportage conjoint des différentes radios francophones, qui explore différents pays: <https://www.franceinter.fr/emissions/interception/interception-08-janvier-2017>

Le témoignage d'un couple gay qui a fait une GPA au Canada: <https://www.bliss-stories.fr/2019/09/16/episode-49-couple-gay-devenir-parents-par-gpa/>

Un autre couple, Simon et Fabio, qui raconte la première rencontre avec une mère porteuse aux États-Unis: <https://www.franceinter.fr/emissions/foule-continentale/foule-continentale-28-septembre-2019-0>

Et enfin, cerise sur le gâteau, le témoignage de deux ados françaises qui sont nées par une GPA faite aux États-Unis, et qui donnent leur point de vue: <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/06/25/01016-20150625ARTFIG00059-deux-ados-nees-par-gpa-temoignent-pour-la-premiere-fois.php>

L'idée est de varier les propositions (*"les sages-femmes sont plus à même d'aider à faire naître les enfants que les hommes gynécologues"*, *"la péridurale est une grande avancée féministe"...*) et les conditionnements (niveau socio-économique, origine culturelle des parents, influence du quartier, influence du groupe d'amis, influence de ce qu'ils regardent sur internet...) pour faire prendre conscience aux jeunes de ceux-ci et pouvoir en parler.

Aujourd'hui, les hommes aussi accouchent !

Ça peut vous avoir échappé car ça reste assez tabou, mais voilà une évolution passionnante de la maternité, là où la réalité rejoint presque la fiction du spectacle Birthday : les hommes eux aussi commencent à porter leur bébé ! Si si ! En fait, le premier cas est arrivé déjà en 1999. Mais comment est-ce possible ?

La greffe d'utérus n'est pas encore envisageable pour les hommes, mais par contre, certains hommes sont nés femmes avant de faire leur transition, et ont gardé leurs appareil reproducteur féminin. On parle bien d'hommes transgenres, né avec l'impression d'être un homme prisonnier dans un corps de femme. Heureusement pour eux, on leur donne maintenant la possibilité de réajuster leur identité sociale et physique à leur ressenti intérieur. Cela passe généralement, pour un changement de femme vers homme, par une prise de testostérone, une ablation des glandes mammaires, et un changement de nom et de genre mentionné sur les papiers officiels.

Par contre, la transformation chirurgicale des organes sexuels, moins visible socialement, n'est pas toujours une nécessité pour la personne. On a donc des hommes qui sont nés avec un utérus et un vagin. Et qui peuvent être enceints. Et qui, contre tous les préjugés, osent le faire !

C'était le cas de Matt Riz, en 1999, qui était en couple avec Pat Califa, un autre homme trans. Pour concevoir leur fils, ils ont eu recours à un don de sperme, puisque aucun des deux n'en produisait. En Europe, c'est seulement en 2013 que le premier homme a accouché, en Allemagne. Ça vient doucement en Europe car dans la plupart des pays, s'ils veulent changer de genre, les personnes transgenres sont censées accepter de se faire stériliser ! Choquant, n'est-ce pas, pour le soi-disant continent des Droits de l'Homme... L'argument ? "Il faut que ces personnes prennent leur changement au sérieux, quand même" ! Encore une fois, quelle méconnaissance (et quel déni surtout) de la réalité vécue par ceux qui, depuis leur enfance, ne se sentent pas en adéquation avec leur corps, et en souffrent jour après jour... Comme si c'était une décision qu'on prend à la légère, sur un coup de tête...

On reviendra sur le sujet plus vaste de la transidentité dans un chapitre suivant, mais vous voici déjà avec un petit focus sur la question de la gestation masculine transgenre, une des dernières évolutions historiques de l'enfantement...

POUR LES PROFS

Ecouter les gens concernés, plutôt que les préjugés

Toujours dans la même logique, on ne vous refait pas le blabla, mais on vous propose de lire et d'écouter les hommes transgenres eux-mêmes...

Le témoignage écrit d'un transgenre non-binaire (Kesako ? Soyez curieux, il l'explique sur son blog...) qui parle de la grossesse masculine, de manière très directe et personnelle: <https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/06/24/les-non-binaires-et-hommes-trans-peuvent-vouloir-etre-enceint-e-s/>

Voici les photos d'un accouchement d'un homme transgenre qu'il a publiées sur Instagram et Facebook pour faire passer un message de tolérance et d'ouverture : <https://www.aufeminin.com/accouchement/cet-homme-transgenre-a-accouche-dans-l-eau-et-les-photos-sont-magnifiques-s4018698.html>

A Porto Rico, un couple transgenre (l'homme était né femme, et inversement) a décidé de rendre public leur grossesse, afin de casser les clichés : <https://www.rtl.be/people/buzz/couple-trans-esteban-et-danna-attendent-leur-premier-enfant-les-reves-deviennent-realite-photos--1221134.aspx>

Ici, le témoignage de la sœur d'un homme transgenre qui a décidé d'être enceint: <http://www.slate.fr/story/122951/grossesse-homme-trans>

Et on garde le meilleur pour la fin, une demi-heure de témoignage oral d'Ali, un des rares hommes enceint à avoir fait son coming out en France, et qui raconte son parcours : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/enceint>

3 / THÉMATIQUES QUI TRAVERSENT LE SPECTACLE

☒ Féminisme et accouchement

On l'a vu dans l'évolution historique de l'obstétrique, les féministes sont divisées quant à la question de l'accouchement. Intéressant, non ?

D'un côté, on retrouve les "*pro-natures*", qui veulent revenir à la puissance naturelle des femmes à donner la vie en respectant la physiologie, dans la position qu'elles veulent, là où elles veulent, avec l'aide d'autres femmes.

De l'autre côté se tiennent les "*pro-médecine*" qui revendiquent de pouvoir faire une césarienne de confort si elles le désirent, et qui souhaitent éliminer un maximum la douleur et les risques grâce à un accouchement très médicalisé et contrôlé par des spécialistes et des machines. Les deux points de vue se tiennent, surtout dans une société occidentale où la douleur terrorise et ne fait plus partie de la vie. (Avouez, vous aussi vous prenez du paracétamol pour un inconfortable mal de tête...)

Sauf que... c'est vrai, depuis un siècle, on meurt beaucoup moins à l'accouchement, c'est une bonne nouvelle pour les femmes. Mais du coup, d'un mouvement de balancier, on a basculé dans une hypermédicalisation de la naissance.

Voilà la femme harnachée à son lit, à son monitoring, à sa perfusion, à sa péridurale, totalement dépossédée de son accouchement qui est laissé aux mains de spécialistes. D'hommes, mais aussi de femmes, drillés à appliquer des protocoles, qui prennent les décisions pour elles, en suivant leur propre timing, et pas celui de la maman qui accouche.

On n'a pas été un peu trop loin, là, quand même ?

Intéressons-nous à ce qu'en disent les chercheurs en sociologie :

« Plusieurs études, notamment celle de Danièle Carricaburu, montrent que la péridurale et le déclenchement ne servent pas seulement à soulager la douleur des femmes, mais à organiser et réguler le flux des patientes dans les structures hospitalières. Il s'agit donc d'une question de santé publique, mais aussi d'un enjeu de sexe et de genre : les cris et la douleur font peur au mari et aux professionnels. La péridurale répondrait à des injonctions comme l'idée que pour être une bonne mère il faut rester douce et tranquille. »

Maud Arnal, doctorante sur le soulagement de la douleur lors de l'accouchement à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (Ehess)

"Pour être une bonne mère, il faut rester douce et tranquille", ça vous évoque quoi, ça ? Ce n'est pas le seul cliché qui produit des conséquences médicales pour les femmes. "Les femmes sont fragiles et plus sensibles que les hommes, elles sont moins résistantes à la douleur".

Résultat: on ne les croit pas quand elles disent avoir très mal et qu'elles ont en effet quelque chose de plus grave que "juste" des douleurs de règles ou des douleurs de travail d'accouchement. Et on les expose à des complications qui peuvent être mortelles, alors qu'on aurait pu les diagnostiquer plus tôt si on les avait prises au sérieux.

Mais revenons à la querelle des féministes: Qu'est-ce qui libère la femme, au fond ? Ou plutôt, qu'est-ce qui contribue à lui permettre d'exprimer sa liberté et sa puissance ? Et a contrario, qu'est-ce qui l'infantilise, la muselle, lui ôte les moyens de choisir pour elle-même ?

Franchement, le débat est complexe. Ce n'est jamais tout noir ou tout blanc. La pilule, par exemple, a libéré la sexualité de la femme. Elle a pu choisir de faire l'amour avec qui elle voulait sans forcément avoir envie de fonder une famille, prendre le risque de devoir avorter, ou être soumise au bon vouloir de l'homme qui rechigne à mettre une capote sur sa virilité...

Mais ce qu'on n'a pas dit tout de suite, c'est que les hormones contenues dans cette pilule non seulement diminuaient la libido de la femme, la coupaient de ses cycles naturels et provoquaient souvent des migraines, mais en plus augmentaient très fort les risques de cancers divers. Un peu lourd, non ? Et quand, par-dessus le marché, elle doit passer par un gynécologue pour se la faire prescrire à chaque fois, et trouver l'argent pour la payer, est-elle vraiment libre ?

Et c'est pareil pour d'autres questions sensibles qui divisent les féministes. D'un côté, *"l'allaitement maternel, mon Dieu quelle horreur, on n'est plus des vaches laitières, vive le lait en poudre, maintenant ils sont super nutritifs, et en plus ça permet au papa de prendre le relais directement"*. De l'autre, *"l'allaitement maternel, c'est une connexion essentielle avec le bébé, qui construit son système immunitaire, et qui donne à la femme le sentiment puissant de pouvoir faire grandir un petit être humain par la force de son corps"*. Tout ça est vrai, non ?

Peut-être que l'important n'est pas où et comment on accouche, avec qui et comment on vit notre sexualité, pourquoi on veut ou pas poursuivre une grossesse, mais bien d'avoir toujours le choix. Sans jugement. Et d'apprendre dès le plus jeune âge à se connaître et se respecter suffisamment pour pouvoir faire un vrai choix, libre et éclairé, qui nous correspond...

La question des violences obstétricales

Ah, tout de suite les grands mots ! Mais oui, on parle bien de violence obstétricale. Pourquoi ? Premier critère, le geste médical posé n'est pas forcément nécessaire. Genre, on vous touche le vagin pour vous prescrire la pilule. Ou on vous coupe systématiquement le périnée pour éviter qu'il ne se déchire, alors que ça ne se déchire pas forcément, et surtout que ça cicatrise plus difficilement si c'est coupé (et si vous ne savez pas où se trouve le muscle du périnée, renseignez-vous, vous comprendrez la différence que ça peut faire dans la vie quotidienne, qu'il soit entier ou non...)

Deuxième critère, le consentement de la personne n'est pas libre et éclairé. Le plus souvent, on ne lui demande pas son avis, on lui fait tellement peur dans un moment de vulnérabilité qu'elle n'est plus à même de s'écouter pour prendre une décision juste, ou on utilise l'autorité médicale pour décider à sa place des choix à poser sur son corps.

Pendant longtemps, les femmes se sont tues. Aller chez le gynécologue n'était jamais une partie de plaisir, certes, mais il fallait bien y passer. Accoucher, c'était pareil. Profiter des bienfaits de la science pour se sentir en sécurité se faisait à ce prix : un peu d'humiliation par-ci, un peu de mauvais traitements par-là, on n'en parle pas, la honte scelle les lèvres. Personne n'a envie de parler d'instruments en métal douloureux introduits dans son vagin, de commentaires désobligeants d'un gynéco sur son surpoids ou sa vie sexuelle, ou de la détresse vécue au centre médical durant un avortement.

Puis, en 2014, sous le hashtag #paieutonuterus¹, tout à coup, les langues se délient, et en quatre jours, plus de 10000 témoignages font voler en éclat la chape de plomb qui pesait sur ces pratiques banalisées. Et ce ne sera pas le seul appel à dénoncer.

Un autre exemple : la page Facebook de la jeune Française Marie Gabriel, Balance ton utérus, toujours très active, donne une idée de l'ampleur du problème. Autant dire que ça ne fait pas plaisir aux gynécologues (dont certains et certaines sont merveilleux, aussi).

Mais cette vague médiatique semble tellement nécessaire pour contrer l'autorité médicale implacable, souvent cynique, dans une société patriarcale où les femmes ont encore trop souvent honte de ce qui est lié à leur sexe...

¹ https://twitter.com/hashtag/PayeTonUterus?s-rc=hashtag_click

POUR LES PROFS

Et si on écoutait les femmes ?

Pour aller plus loin, on vous propose encore quelques podcasts à écouter partout...

ARTE – un podcast à soi : Le gynécologue et la sorcière (1h) : https://www.arteradio.com/son/61659783/le_gynecologue_et_la_sorciere_6

Nouvelles Ecoutes - La Poudre : Cervyx (1h)

<https://soundcloud.com/nouvelles-ecoutes/la-poudre-episode-bonus-cervyx>

RTBF – La vie du bon côté : Accouchement, les femmes méritent mieux

https://www.rtb.be/vivacite/emissions/detail_la-vie-du-bon-cote/accueil/article_accouchement-les-femmes-meritent-mieux-le-livre-de-marie-helene-lahaye?id=9902996&programId=2161

RTS – Vacarme : Sexisme à l'hôpital, soigner sans dominer (25')

<https://www.rts.ch/play/radio/vacarme/audio/sexisme-a-lhopital-35-soigner-sans-dominer?id=10338395>

300 000 accouchements par minute dans le monde, et moi, et moi, et moi ?

Partout dans le monde, on accouche de manière différente, avec plus ou moins de liberté, plus ou moins de médicalisation, plus ou moins de risques, de peur ou de confiance.

Vous-même, vous êtes sorti du ventre de votre mère d'une certaine manière, unique, qui vous façonne encore aujourd'hui, et qui façonne votre mère aussi.

On vous propose, aujourd'hui, si le cœur vous en dit, d'investiguer sur ce moment décisif de votre vie, et d'aller poser des questions à celles et ceux qui seraient d'accord d'y répondre: votre mère, peut-être votre père, une grand-mère ou une personne qui était proche.

Et si ça vous semble difficile à aborder en famille pour le moment (en fait, c'est un sujet qui peut être tabou, mal vécu ou trop intime pour certaines personnes, ça se comprend et ça se respecte), peut-être que vous aurez envie d'en parler avec une autre femme qui a vécu un accouchement et qui serait d'accord d'y réfléchir avec vous...

On peut par exemple demander :

- Comment as-tu été préparée à l'accouchement? Qu'est-ce que les autres femmes autour de toi t'en avaient dit avant? Qu'est-ce que les professionnels t'en avait dit? Quelle idée tu t'en étais fait ?

- Comment te sentais-tu à l'approche de l'accouchement? Est-ce que tu avais peur? De quoi? Te sentais-tu bien préparée?

- Comment s'est passé le jour de l'accouchement? As-tu eu des choix, et si oui, lesquels ? Est-ce que tu t'es sentie libre? Bien soutenue? Comprise? Et que s'est-il passé dès que le bébé est sorti du ventre?

- Si c'était à refaire aujourd'hui, ferais-tu des choix différents? Réagirais-tu autrement?

- Qu'est-ce que tu voudrais souhaiter à une femme qui va bientôt accoucher? Quels seraient tes conseils pour elle aujourd'hui ?

Le contexte hospitalier belge

Birthday a été écrite au Royaume-Uni, et une partie du propos consiste aussi, pour Joe Penhall, l'auteur, à dénoncer le sous-financement dramatique des hôpitaux publics. Pour éviter d'alourdir la pièce, certaines répliques faisant directement référence au contexte anglais ont été enlevées. Mais on peut quand même se poser quelques questions: comment en est-on arrivé là en Angleterre ? Qu'en est-il chez nous ? Notre système est-il vraiment meilleur ?

Margareth, cette dure à cuire

Assez clairement, la réponse est oui, car la politique de main de fer de Margareth Thatcher dans les années 80 a tout de même fait beaucoup de dégâts sociaux de l'autre côté de la Manche. Un petit rappel du thatchérisme ? Il s'agit de redresser l'économie en crise (en privatisant un maximum les entreprises nationales) et d'assainir les finances publiques (en coupant dans les budgets) pour *make Britain great again*, selon ses propres mots.

On est à l'opposé des socialistes: ici, si tu ne travailles pas dur, tu n'auras rien. Si tu es pauvre, c'est bien de ta faute, pas question de t'aider. Malade ? Fallait prévoir. Au chômage ? Suffit d'être courageux et de rebondir. Sois fort, bats-toi, et ne te plains pas. *La Dame de Fer*, vous voyez ce que ça signifie ?

Un résultat en noir et blanc

Le résultat de sa politique, c'est bel et bien une situation économique assainie et une croissance retrouvée. La question est : à quel prix ?

Le secteur public s'est en effet considérablement dégradé: la qualité de l'éducation et des soins de santé a baissé, les élans sociaux sont à l'arrêt, les syndicats sont fustigés. Autre conséquence fâcheuse: si l'économie va mieux, l'augmentation du niveau de vie ne profite pas à tout le monde. Naturellement, l'écart entre les riches et les pauvres s'est fortement creusé, tout comme justement celui entre hôpitaux privés et publics. Le nombre d'emplois précaires s'est multiplié. Certaines régions plus reculées, comme l'Écosse, sont carrément délaissées, et plongent droit dans la misère. Et les nombreuses médailles que Margareth a reçues brillent par leur oubli des laissés pour compte de sa politique ultra-libérale abrasive.

Lisa : *La direction de l'Institut National d'Obstétrique constate que si un homme fait le choix d'accoucher à l'hôpital public, il sera moins bien suivi les week-ends et les heures de nuit.*

Ed : *Ça a toujours été comme ça.*

Et chez nous ?

Et vous savez quoi ? Quand on tape "coupe soins de santé Thatcher Belgique" dans un moteur de recherche, c'est le visage de Maggie De Block qui apparaît en premier dans les résultats. Coïncidence ? On l'y compare à cette autre "Maggie" historique, Margareth Thatcher, car toutes deux semblent couper sans état d'âme dans les acquis sociaux sous prétexte qu'il n'y a pas d'alternative...

En 2017, notre Maggie nationale, alors Ministre des Affaires Sociales et de la Santé, décide de retirer 900 millions à l'enveloppe budgétaire de la santé. Y'a plus de sous dans les poches de l'Etat, il faut se serrer la ceinture. C'est ainsi qu'avec un courage inouï, le gouvernement choisit de serrer la ceinture des plus faibles, des malades, des vieux, des femmes enceintes, des cancéreux. Car oser demander aux multinationales et aux grandes fortunes de simplement payer leurs impôts comme tout le monde, c'est trop risqué. C'est sûr, il n'y a pas d'alternative...

Secteur à surveiller...

Alors bien sûr, on est loin de la situation britannique, et notre système de soins de santé reste dans le haut de la liste mondiale. On a des hôpitaux privés et publics, mais ils sont financés de la même manière par l'Etat, et on ne note donc pas de différence significative entre les deux réseaux.

Pourtant, au vu de l'évolution de ces dernières années, des fusions à répétition, des fermetures des petites maternités, des coupes budgétaires, du développement d'assurances santé privées comme la DKV qui remboursent les 400% d'honoraires réclamés par certains médecins peu scrupuleux et créent des écarts artificiels, franchement, on a intérêt à ne rien lâcher...

Un effet domino

D'ailleurs, vous savez ce qu'on répondu une partie des gynécologues à la vague de dénonciation des violences obstétricales ? Que certes, parfois, ils y allaient un peu vite, mais que quand ils avaient cinq césariennes à faire sur une nuit, ils n'avaient pas le choix. Qu'ils subissaient la violence du système, avec un manque de moyens et de personnel, et que oui, sans doute, parfois ils reportaient cette violence sur les patientes sans le vouloir. Et que si on voulait qu'ils puissent bien s'occuper des femmes, ce qui était leur vocation fondamentale, il fallait avant tout qu'on leur en donne les moyens. Cela n'excuse pas des pratiques maltraitantes, mais ce problème de sous-financement doit aussi être entendu...

Un virus révélateur des failles

Et enfin, la crise sanitaire actuelle a bien révélé les failles de notre système soi-disant exemplaire: pas assez de personnel soignant, des équipes qui étaient déjà épuisées et sous-payées avant et qu'on pousse toujours plus loin, des primes COVID ridicules par rapport au risque et à l'effort fourni, un nombre insuffisant de lits en soins intensifs qui ne permet pas de faire face à l'urgence, et ainsi de suite.

À nous, en tant que citoyens, de continuer à suivre le dossier et à réclamer le respect à la fois des soignants et des soignés...

Ed : *Je suis allé avec Charlie au parc, à six mois de grossesse.*

Ces vaches à lait dans leur pull en cachemire, avec leur maris barbus et maigrichons qui promènent leurs poussettes Bugaboos, en me regardant comme si j'étais transparent.

Comme s'ils étaient, eux, l'incarnation de la paternité, et moi, de la transgression.

Comme promis, après avoir parlé du fait que les hommes aussi pouvaient accoucher s'ils étaient transgenres, on revient sur le sujet plus vaste de la transidentité. Le sujet est passionnant, si on accepte de rentrer dans le vécu de l'autre. Et il sort enfin du placard, après des siècles de tabou dans nos sociétés occidentales. Pourtant, il n'est pas nouveau pour autant, au contraire, il traverse l'histoire de l'humanité.

Les missionnaires chrétiens arrivés chez les Amérindiens avec tous leurs préjugés décrivent "*des femmes avec courage viril qui se vantaient elles-mêmes de leur profession de guerrier*", ainsi que "*des hommes assez lâches pour vivre en tant que femmes*". Mais ces personnes étaient en fait tout à fait acceptées et intégrées à leur communauté. Les Amérindiens ont aussi ce concept de bispiritualité, un être aux deux esprits, qui constitue un troisième genre social et qui peut avoir un rôle particulier, voire sacré dans certaines tribus.

En Inde, au Bangladesh et au Pakistan vivent depuis l'Antiquité les Hijras, ces personnes intersexes ou transgenres, qui ne sont considérées ni comme des hommes ni comme des femmes. Et personne ne voit où est le problème. Au contraire, ils sont respectés et considérés comme puissants dans l'hindouisme. Enfin, ça, c'est jusqu'à la colonisation anglaise, malheureusement, car le puritanisme britannique aura vite fait de les mépriser et de les faire tomber dans la catégorie des moins que rien. Merci la morale à deux balles.

Il y a des tas d'exemples traditionnels partout dans le monde, qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Citons encore la Thaïlande, qui accepte tout à fait les *Tomboys* (hommes transgenres) et les *Katoï* (femmes transgenres). D'ailleurs, en 2019, quatre députés transgenres ont été élus au Parlement.

Et chez nous ? Jusqu'il y a peu, le fait d'oser dire qu'on ne se sentait pas en adéquation avec le sexe assigné à la naissance pouvait nous valoir un passage dans un asile psychiatrique ! Même l'OMS qualifiait la dysphorie de genre de maladie mentale jusqu'en 2016 ! En Belgique, une loi est passée en 2017 pour supprimer la double obligation de prouver à un psychiatre qu'on vivait une dysphorie de genre et d'être stérilisé pour avoir le droit de changer de genre. Alors attention, on parle bien de changer de genre, pas de sexe. Ce sont deux choses différentes. Tous les transgenres ne souhaitent pas changer leurs organes génitaux. Il s'agit avant tout d'être reconnu et de pouvoir vivre normalement comme une personne de l'autre genre. Leur sexualité, elle, n'a rien à voir : quel que soit ce qu'ils ont entre les jambes, ils peuvent être hétéros, homos, bi, et tout le reste du spectre, comme vous.

POUR LES PROFS

LGBTQIA+, c'est quoi ce truc ?

Avec un nom pareil, il faut avouer qu'on a d'emblée l'impression d'avoir affaire à des OVNIS. Et pourtant, cet acronyme cache sans doute plusieurs de vos voisins, collègues, connaissances, et peut-être même des amis ou des membres de votre famille.

La base pour éviter les gros amalgames, c'est de savoir de quoi on parle. Ne fut-ce que par respect de ces personnes encore très souvent discriminées, qui représentent pourtant entre 10 et 30% de la population, en fonction des pays.

Alors on y va : qui peut dire à quoi se rapporte chaque initiale de cet acronyme ? Et comme définiriez-vous chacun de ces mots ? Besoin d'un petit coup de pouce ? Jetez un œil ici : <https://drapeau-lgbt.fr/que-veut-dire-lgbt-lgbtq-lgbtqqip2saa-definition-sigles-lgbt/>

Pour être bien informé : Genres Pluriels

Il existe en Belgique une super association qui se consacre au soutien et à la défense des personnes transgenres et intersexes : Genres Pluriels. Ils ont rédigé un dossier hyper complet en 2018, un peu moins de 100 pages qui permettent vraiment de creuser le sujet avec clarté, précision et finesse. On y aborde notamment la question du vocabulaire adéquat, de la législation, de la santé et du corps, et de l'éducation. <https://asma.social/assets/451>

Une histoire vraie parmi tant d'autres

Pour sortir des clichés sur cette réalité méconnue, on vous propose de lire et faire lire le témoignage simple de cette famille transgenre canadienne : <https://droitsdelapersonne.ca/histoire/revendiquer-nos->

Et si les hommes aussi pouvaient donner la vie ?

Sur cette question-là, on n'a pas de théorie, pas de statistiques, juste nos réflexions et ressentis personnels à partager, à laisser évoluer...

A votre avis, qu'est-ce que ça changerait que les hommes aient leurs règles, doivent parfois avorter, vivent des fausses couches, soient enceints, accouchent, soient ménopausés ?

On a juste envie de rajouter une petite anecdote historique, pour nourrir cette réflexion. On parle souvent de société patriarcale, par opposition à une organisation de société matriarcale, qui subsiste dans certaines rares tribus, et encore. Mais saviez-vous qu'à l'origine de l'humanité, les groupes d'humains vénéraient la femme car elle donnait la vie de manière apparemment magique.

En effet, n'ayant aucune connaissance des processus de reproduction, les mâles pensaient qu'ils n'avaient rien à voir dans cette affaire, et que de temps en temps, la femme tombait enceinte, comme une déesse fertile toute puissante. La femme et la maternité étaient donc au centre de l'admiration, et de la société. Puis, au fur et à mesure de l'évolution, et notamment de la sédentarisation, les hommes ont commencé à avoir des troupesaux qu'ils regardaient se reproduire plus attentivement...

Et là, ils ont compris le bazar: en fait, c'est le mâle qui donne sa semence pour que la femelle puisse enfanter! Ah ah, mais ça change tout ! C'est donc le mâle qui est tout-puissant dans cette histoire, car sans lui, rien ne se passe ! (sans la femelle non plus, d'ailleurs, mais ça, ils semblent l'avoir oublié en route) Et d'un coup, tout bascule...

Est-ce que le fait que des hommes puissent à leur tour donner la vie pourrait générer un autre basculement de société ? Telle est la question avec laquelle nous vous laissons...

POUR LES PROFS

Si les hommes avaient leurs règles...

Après tant de réflexions intenses, voici de quoi se détendre un peu, toujours sur le thème de l'inversion des genres...

Une pub pour les culottes menstruelles : https://www.gentside.com/publicite/et-si-les-hommes-avaient-leurs-regles-une-pub-veut-briser-les-tabous_art92758.html

Une autre, des tampons pour hommes, pour dénoncer le manque d'accès aux protections périodiques pour les filles : <https://www.dailymotion.com/video/x2rsows>

Une dernière pub, une leçon de compassion : <https://www.youtube.com/watch?v=fgUXN-NDR0A>

Et un débat, lancé sur la chaîne Youtube suisse Tataki: les douleurs menstruelles, ça fait quoi ? À l'aide d'électrodes et d'une appli spécialisée, quatre filles font tester leurs douleurs de règles à leur mec. Et c'est plutôt drôle... <https://www.youtube.com/watch?v=ZmekRSbQool>

A quoi ressemblerait le monde si les rôles étaient inversés ?

On vous a posé la question pour le côté de la reproduction. Le magazine Marie-Claire, à l'occasion de la journée des Droits de l'Homme, y a répondu, de manière plus large et sociétale. Voici leur topo d'une société dominée par les femmes: <https://www.marieclaire.fr/femmes-au-pouvoir20123.382106.asp>

Cette uchronie-là, on la trouve en fait assez peu imaginative. Elle dénonce les déséquilibres actuels, sans rien proposer de neuf.

Peut-être que les journalistes d'autres générations se trouvent cadencés par la réalité présente, et ont du mal à sortir des conditionnements et des clichés pour le futur.

Comment imaginez-vous ce nouvel équilibre possible ? Quels messages avez-vous envie de véhiculer, quelles actions auriez-vous envie de prendre, dans notre société, pour qu'elle évolue vers une plus grande harmonie masculin-féminin ?



Vendredi 17



00



5 / DRAMATURGIE

Nous sommes retournés vers Julie-Anne Roth pour en savoir plus sur sa manière de mettre en scène le texte de Joe Penhall.

La pièce a déjà été jouée de nombreuses fois depuis son écriture par Joe Penhall en 2013. Est-ce que vous vous êtes inspirée de la manière dont elle a été montée en Angleterre, ou est-ce que vous êtes partie sur une autre base ?

En fait, je n'ai pas vu la mise en scène réalisée en Angleterre. Ce que j'ai vu, c'est le téléfilm anglais basé sur la pièce, qui a été montré à un festival européen. C'est mon amie Marie Denarnaud qui me l'a fait découvrir. Birthday, c'était pour moi la quintessence du jeu anglais que j'adore, un mélange de rigueur et de folie, de la haute voltige. J'ai eu le sentiment de découvrir une pépite que j'ai eu envie de faire découvrir aux autres. On a donc décidé de le traduire d'abord, avec Marie, puis de le monter à notre manière. Finalement le projet ne s'est pas réalisé avec elle, mais c'était un élan initial d'amitié autour de ce texte.

Avec quelle intention êtes-vous entrée dans la mise en scène ?

Pour moi, c'est une pièce très politique, mais sous une forme très agréable et légère. C'est important pour une société de pouvoir rire d'elle-même, comme dans Molière. Il y a dans Birthday, à la fois dans le sujet et dans la forme choisie, quelque chose de vraiment nécessaire à notre société. Au moment où j'ai découvert le texte et que j'ai décidé de le monter, j'étais aussi en train de lire beaucoup de textes sociaux et féministes, comme ceux de la journaliste spécialiste du genre Jessica Bennett du New York times, ou les études du sociologue suisse Sébastien Chauvin. Ou encore le thème des sorcières... Ça a développé ma conscience politique. J'étais hypersensible sur ces thèmes. Et la grande question que j'ai envie de lancer avec cette pièce, comme je le disais auparavant, c'est à quoi ressemblerait le monde si les hommes aussi pouvaient donner la vie ?

Quels sont les éléments importants de votre mise en scène ?

Je ne veux surtout pas faire comme ça a déjà été fait, je veux que ce projet nous appartienne, à toute l'équipe. Je me suis réappropriée la mise en scène. Par exemple, dans le texte, il y a une ellipse sur le passage au bloc durant l'accouchement. Moi, j'ai décidé de ne pas la passer sous silence mais de dessiner une séquence non parlée où cet "entracte" est représenté sur le plateau à la manière d'une fête, d'une jubilation, d'une montée de fièvre pour tout le monde.

J'ai aussi pas mal hésité sur la scénographie, entre réalisme et dystopie. On était partis pour rendre un décor un peu glauque d'hôpital au néon blafard, aux murs pas très propres, tout ça. Puis le COVID a modifié notre choix initial: avec Olivier, on a décidé de mettre le moins d'éléments réels possibles, dans un espace plus neutre, pour ne pas que ça encombre notre imaginaire, que ça l'empêche de se dégager du contexte hospitalier qu'on voit partout pour le moment. Il y aura quelques éléments nécessaires à l'histoire, le lit, la perfusion, le monitoring, mais rien de plus.

La pièce a été écrite dans le contexte anglo-saxon. Qu'est-ce que ça change de la monter ici ?

De l'autre côté de la Manche, il y a une grande différence entre les hôpitaux privés et les hôpitaux publics. Ici, on aurait pu dire il y a un an que la situation était bien meilleure, mais on le voit avec le COVID : il y a un manque cruel de lits, de personnel, de moyens, qui était déjà bien réel mais invisible avant, et qui là, nous saute à la figure. Dans la pièce, j'ai quand même enlevés certains détails qui me semblaient alourdir le propos parce qu'ils faisaient trop référence à ce contexte social anglo-saxon, comme par exemple le fait qu'Ed se plaigne qu'on voit la prison par la fenêtre, et que ce ne serait jamais comme ça dans un hôpital privé. C'était aussi lié au fait que je voulais éviter d'avoir une pièce trop longue: 1h20 maximum.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?

J'avais la contrainte du Poche de devoir prendre des acteurs belges, ce qui m'allait très bien parce qu'il y a une grande qualité chez les comédiens en Belgique. On a organisé des auditions, et ce que je cherchais, c'était surtout des gens qui allaient réussir à s'enrichir les uns les autres, à former comme une petite famille, à trouver une alchimie. Ça ne s'explique pas. Mais on les a trouvés ! J'avais confiance d'emblée, et maintenant que je les vois répéter ensemble, je trouve que ce sont les meilleurs !

Quelle est votre manière de les guider dans leur travail ?

Je travaille avec eux sur la même chose que dans le travail de Joe Penhall : avec beaucoup de rigueur sur la langue et le rythme, les phrases qui se chevauchent... J'ai envie de précision, d'autant que c'est moi qui ai traduit le texte. Chaque mot est important, je travaille beaucoup sur cette exigence-là.

Par ailleurs, j'invite aussi les comédiens dans mes propositions à moi, mes folies, pour convoquer leur propre folie, aller chercher comment les gens pètent les plombs à un moment. on connaît tous quelque chose de sa propre naissance. C'est notre dénominateur commun. Nous sommes donc tous des acteurs de cette pièce, d'une certaine manière...

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Essais et articles

- **Birth Day, comment le monde accueille ses enfants**, de la journaliste belge Lieve Blankaert (Editions Racine, 2013). Entrée dans l'intimité de la naissance dans 14 familles de pays différents, elle nous en ramène des photos touchantes et des récits qui nous permettent de ressentir les conséquences qui découlent de notre lieu de naissance et des premiers rituels qui entourent le nouveau-né, partout dans le monde.
- **Le bébé est un mammifère**, de Michel Odent (Editions l'Instant Présent, 2014). Ce gynécologue français passionnant, précurseur revient à la biochimie naturelle de la naissance pour prôner un accouchement respectueux de la femme, dans l'intimité, avec un minimum d'intervention extérieure.
- **Get Me Out : A History of Childbirth from the Garden of Eden to the Sperm Bank ("Faites moi sortir: une histoire de l'accouchement, depuis le jardin d'Eden jusqu'à la banque de sperme")**, de Randi Hutter Epstein (2011). Il faut le lire en anglais, mais ça en vaut la peine. L'auteure apporte un souffle nouveau à une histoire devenue familière: comment les médecins de sexe masculins ont progressivement réussi à prendre la place des sages-femmes; comment ils en sont aussi parfois arrivés à maltraiter leurs patientes..
- **Accouchement, les femmes méritent mieux**, Marie-Hélène Lahaye (Editions Michalon, 2018) Dès que l'on questionne les femmes sur leur expérience, nombreuses sont celles qui font part de vexations, d'intimidations, de coercitions, voire de brutalités et de violences. Ce qui devait être un heureux événement se transforme en cauchemar sous la pression des médecins qui suivent les protocoles hospitaliers, et en traumatisme.
- **Le livre noir de la gynécologie**, Mélanie Déchalotte (First, 2017) Paternalisme, sexisme, examens brutaux, paroles déplacées ou culpabilisantes, humiliations, absence de consentement, épisiotomies superflues, déclenchements abusifs... Ce livre participe à la nouvelle réflexion féministe sur la réappropriation par les femmes de leur corps tout au long de leur vie sexuelle (puberté, contraception, avortement, grossesse, accouchement, ménopause, etc.)

- **C'est mon corps**, Martin Winckler (Éditions Guide, 2020). Cette fois, c'est un homme gynécologue qui dénonce les pratiques non respectueuses des femmes, et qui milite pour un changement.
- **Le mythe de la virilité**, d'Olivia Gazalé (Poche, 2019). De la préhistoire à l'époque contemporaine, une passionnante histoire du féminin et du masculin qui réinterprète de façon originale le thème de la guerre des sexes. Et si, comme les femmes, les hommes étaient depuis toujours victimes du mythe de la virilité ?

Romans

- **Chambre 2**, de Julie Bonnie (Belfond, 2013). Une maternité. Chaque porte ouvre sur l'expérience singulière d'une femme tout juste accouchée. Sensible, vulnérable, Béatrice, qui travaille là, reçoit de plein fouet ces moments extrêmes. Un hommage poignant au corps des femmes, et un regard impitoyable sur ce qu'on leur impose.
- **Le chœur des femmes**, du gynécologue Martin Winckler (Gallimard, 2020). Une jeune, ambitieuse et brillante chirurgienne est envoyée, pour son dernier semestre de formation, dans un service spécialisé en médecine des femmes. La plaie! Et pourtant, ce sont les patientes qui lui apprendront son métier et lui feront réviser ses préjugés.
- **Normal(e)**, de Lisa Williamson (Hachette, 2017). Ce roman jeunesse met en scène un lycéen normal a priori, avec ses problèmes d'ado, sauf qu'en plus, il trimballe son identité de fille cachée dans un corps de garçon. Un hymne à la tolérance pour tous les ados. Comme quoi, on peut être normal tout en étant différent...
- **Devenir celle que je suis**, roman autobiographique de Delphine Philbert (Éditeur Max Milo, 2011). A 50 ans, Didier, père de deux enfants, prend conscience de qui il est : une femme. Cette évidence, refoulée par 30 ans d'errance et de mal-être, emporte tout sur son passage : son épouse qui divorce, ses enfants qui la rejettent, ses parents qui acceptent mal sa transidentité. C'est l'histoire de son combat quotidien, qui vient déconstruire nos préjugés.

Bandes dessinées

- **La naissance en BD**, de Lucile Gomez (MamaEditions, 2020) se décline en deux tomes vraiment excellents, à la fois de par la justesse du contenu et l'humour pour le transmettre. Tome 1: Découvrez vos super pouvoirs, et Tome 2: Amplifiez vos super pouvoirs. L'idée est de rendre aux femmes la connaissance intime de leur corps pour leur rendre le pouvoir : celui de se sentir forte et compétente pour donner la vie. Cadeau parfait pour femme (et homme) enceinte !
- **Sorcières, salopes et féministes**, de Kristen J. Sollee, traduite par Violaine Dezaux (Vega Éditions, 2020), retrace une histoire dessinée du féminisme des sorcières, à travers l'art, le cinéma, la musique, la mode, la littérature, la technologie, la religion, la pop culture et la politique. Il aborde les droits reproductifs, le plaisir sexuel, la pornographie, l'identité queer, l'amour de son corps et le et le travail du sexe.
- **Appelez-moi Nathan**, de Catherine Castro et Quentin Zuttion (Éditions Payot, 2018). Nathan est né Lila, dans un corps de fille. Avec le soutien de sa famille, il décide de corriger cette erreur de la nature, à 16 ans. Une ode à l'acceptation.
- **Justin**, de Gauthier (Delcourt, 2016). Quand le prof de sport demande que les garçons se mettent d'un côté et les filles de l'autre, Justine reste au milieu, car elle sent bien qu'elle n'appartient pas à son genre, et est persuadée que tout le monde le sait, sauf ses parents. Elle va entreprendre le long chemin de devenir elle-même : Justin.
- **Les crocodiles**, de Juliette Boutant et Thomas Mathieu, c'est à la base un blog BD qui a abouti à une BD papier sur le harcèlement et le sexisme ordinaire, basé sur des témoignages vrais. À mettre d'urgence dans toutes les mains... <https://projetcrocodiles.tumblr.com/>
- Voici un blog de BD transgenre qui aborde la transphobie, les réalités quotidiennes vécues par les personnes en transition: <https://reconnaitrans.tumblr.com/>

Films et vidéos

- **Le premier cri**, documentaire français de Gilles de Maistre (2007) qui suit la grossesse et la naissance de dix femmes dans dix cultures différentes. De la Sibérie au Niger, des États-Unis au Vietnam, il nous donne ainsi à voir la diversité des conditions et de notre rapport à ce moment fort.
- **Tu enfanteras dans la douleur**, documentaire d'Ovidie (2019). La réalisatrice militante féministe mène une enquête rigoureuse recueille des dizaines de témoignages de violences obstétricales qui confinent à la boucherie parfois. Un documentaire en forme de plaidoyer pour une meilleure écoute des patientes.
- **La performance**, court-métrage italien de 7 minutes du Freedom for Birth Rome Action Group qui aborde avec humour et justesse cette question: les rapports sexuels et les accouchements sont des actes physiques conditionnés par notre environnement. Que se passerait-il si un couple avait un rapport sexuel dans les mêmes conditions qu'une femme qui accouche à l'hôpital? Parfait ! https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2016/05/16/si-le-sexe-etait-aussi-medicalise-que-l'accouchement-ce-serait-beaucoup-moins-drole_4920138_4832693.html
- **Naître père**, film documentaire de Delphine Lanson (2013) Pacsés depuis 13 ans, Jérôme et François parlaient de leur désir d'enfant depuis le début de leur relation. Après un parcours du combattant qui les a menés de l'adoption à la coparentalité, ils décident de faire appel à une mère porteuse aux États-Unis. Un film pudique et touchant qui permet de montrer une approche pleine d'amour de la Gestation Pour Autrui.
- **Fille ou garçon, mon sexe n'est pas mon genre**, film documentaire de Valérie Mittaux (2016). Portraits croisés de Lynnee, Kaleb et Rocco, trois personnages qui incarnent et explorent cette fluidité du genre, Fille ou garçon, mon sexe n'est pas mon genre bouscule la logique masculine-féminine, et cherche à comprendre en quoi cette nouvelle façon d'être des hommes pourrait faire évoluer les rapports homme-femme en général.
- **Entre leurs mains**, documentaire de Cécile Darmayan (2016) sur le travail des sages-femmes qui font les accouchements à domicile. D'une grande douceur, et qui a servi de support à des soirées-débats de sages-femmes en Belgique et en France. <https://peertube.parleur.net/videos/watch/e76f45aa-dffc-4b35-af09-c07ad476478b>

Jeux

- **Héroïnes**, un nouveau jeu de société féministe du style Time is up, créé par Anne Dhoquois, Gaëlle Bidan. Chaque carte représente une femme, soit une figure contemporaine soit un personnage historique, qu'il soit réel ou de fiction. Le but est de remporter des défis pour réunir cinq cartes de la même famille (sept au total : les révoltées, les effacées, les icônes, les puissantes, les féministes, les guerrières et les pionnières). Pour réussir une épreuve, vous devrez mimer une héroïne par exemple ou encore la faire deviner grâce à un dessin ou trois mots-clés.
- **Bad bitches only**: ce jeu de cartes féministe célèbre les femmes et les minorités de genre (personnes transgenres et/ou non-bianires) qui ont marqué l'histoire. Le but ? Faire deviner un maximum de personnalités en un temps record à ses coéquipiers à l'aide de mimes, de mots ou de dessins en fonction des manches.
- **Les foufounes**, un jeu de mémoire décomplexant qui met le sexe féminin à l'honneur. Comment y jouer ? Commencez par retourner toutes les cartes et essayez de retrouver les paires de vulves identiques en vous aidant de votre mémoire visuelle. Un jeu qui peut déboucher sur des conversations passionnantes entre amis et permet de lever les tabous.
- **Moi, c'est madame**, un jeu de riposte anti-relou qui combat le sexisme avec humour. Vous découvrirez plein d'idées de réponses piquantes pour riposter comme il se doit. Tour à tour, chaque joueur tire une carte "attaque" qui contient des mises en situation de la vraie vie. Le but ? Lui fermer le clapet soit en utilisant l'une des cartes "répliques" soit en improvisant votre réponse en solo ou à plusieurs. Il y a aussi des défis à relever et des jeux d'acteurs pour pimenter le jeu. Top !
- Dans la même vague, le hashtag **#payetonutérus** apparu en 2014 sur Twitter a reçu durant ces quatre premiers jours d'ouverture plus de 10 000 témoignages de femmes qui racontent les difficultés financières et les humiliations vécues pour avoir accès aux médicaments courants féminins, comme par exemple la pilule qui nécessite une ordonnance et qui est mal remboursée... Le hashtag a ensuite été élargi aux manques de respect des gynécologues, pharmaciens et médecins autour des questions de santé sexuelle féminine.
- **L'Observatoire des Transidentités** a maintenant fermé son site web, mais il reste accessible comme archives, et offre des articles, des entretiens, des témoignages très intéressants sur le sujet. Il avait pour vocation de permettre aux personnes transgenres d'être acteurs et auteurs de ce qui se dit sur eux. <https://www.observatoire-des-transidentites.com/>
- Le site de **50/50 Magazine** regorge de ressources, d'articles, de vidéos, de podcasts pour l'égalité homme-femme. À découvrir ! <https://www.50-50magazine.fr>
- Le site flamand, avec une traduction française, **www.transgenderinfo.be** offre des ressources sérieuses, des conseils, des rendez-vous en ligne, des séances d'information en ligne, une carte avec les prestataires de services de santé ayant une expertise dans les soins transgenres, et un numéro de téléphone gratuit et anonyme, pour toutes les questions liées à la transidentité.
- Plus destiné aux ados et jeunes adultes, le site **Wikitrans** est vraiment super touchant dans son approche positive et sa vocation à démystifier le sujet et à encourager les proches des personnes transgenres et non-bianires à les soutenir. <https://wikitrans.co/>
- Le site **Nous Toutes** est celui d'un collectif féministe ouvert à tous et toutes qui luttent contre les violences sexistes et sexuelles. Ils ont aussi un compte Instagram. [Wwww.noustoutes.org](http://www.noustoutes.org)

Sites internet

- **Paie ton gynéco**, une plate-forme en ligne pour libérer la parole des femmes autour des violences obstétricales, que ce soit pour un premier rendez-vous gynéco, pour une IVG, un accouchement, une prescription de pilule... De la bombe, attention, ça fait un peu mal. Les femmes ne se sentiront plus seules, les hommes sauront à quoi ils échappent et pourront faire preuve d'empathie. <https://payetongyneco.tumblr.com/>

THÉÂTRE DE POCHE

Chemin du Gymnase 1a - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n°244

Arrêt Legrand : tram 7, 8 et 93 et station Villo n°71

reservation@poche.be - 00.32.2.649.17.27

info@poche.be - 00.32.2.647.27.26

poche.be

IBAN: BE97 5230 8020 6749

Contact diffusion

Anouchka Vilain

production@poche.be

Contact presse

Wyzman Rajaona

communication@poche.be

Contact pédagogique

Antoine Ureel

prof@poche.be

Ecriture : Elodie Mopty

© Photo : Debby Termonia

De Joe Penhall | Traduction Julie-Anne Roth et Marie Denarnaud | Mise en scène Julie-Anne Roth

Avec Priscilla Adade, Anabel Lopez, Eno Krojanker & Dominique Pattuelli

Scénographie Olivier Wiame | Son maxime Glaude | Costumes Françoise Van Thienen

Lumières Jérôme Dejean | Chorégraphie Vincent Chaillet | Assistante à la mise en scène Lisa Cogniaux

L'auteur est représenté en Europe francophone par Marie Cécile Renaud, MCR Agence Littéraire

Une coproduction du Théâtre de Poche, du Théâtre Royal de L'Ancre et de la Coop et Shelterprod. Avec le soutien de Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge